

Québec français



Infiniment Québec 24 cartes postales à la seconde

Chantale Gingras

Number 151, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44117ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gingras, C. (2008). Infiniment Québec : 24 cartes postales à la seconde. *Québec français*, (151), 96–98.



Infiniment Québec

24 cartes postales à la seconde¹

PAR CHANTALE GINGRAS*

Au cœur des festivités du 400^e de Québec, le cinéma Cartier (un petit cinéma de quartier situé sur la rue Cartier...) a choisi de célébrer lui aussi la Vieille Capitale en mettant à l'affiche tout l'été *Infiniment Québec*, un documentaire² réalisé par Jean-Claude Labrecque³, que le controversé *À hauteur d'homme* (portant sur Bernard Landry et la campagne électorale de 2003 au Québec) a fait connaître à un plus large public, bien que Labrecque soit dans le milieu du cinéma depuis quarante ans maintenant. Nulle controverse n'est à prévoir ici, puisque le film reste dans les traditionnelles ornières de Québec la belle, l'immuable, la chargée d'histoire. Le film est beau, certes, la somme d'images d'archives convoquées, impressionnante, mais le film de Labrecque a un je-ne-sais-quoi de trop gentil, de trop linéaire qui agace et empêche le charme de s'exercer complètement. On goûte l'esthétisme du film, l'originalité de certains cadrages... mais tout au long il y a cette impression légèrement désagréable d'assister à une

publicité de 52 minutes réalisée par Tourisme Québec plus qu'à un film d'auteur. Pourtant, il y a bel et bien un point de vue personnel qui ressort du film de Labrecque, plusieurs souvenirs, même, sont conviés. Mais étrangement, le film ne parvient pas, selon moi, à livrer une vision vraiment personnelle de Québec, et ce, malgré que le film soit bâti entièrement sur le mode des souvenirs personnels du réalisateur, comme s'il parcourait avec nous son album photo.

De vent et de neiges

D'entrée de jeu, on note une belle originalité : commencer le film par Québec sous la neige, balayée par le vent et la poudrière, ou emprisonnée dans les brumes hivernales. Voilà bien une vision assez peu touristique, qui peut même être un souvenir douloureux, en ces beaux jours, pour ceux et celles qui subissent les hivers dans la Capitale, réputée pour être la ville des vents. Mais c'est là, dans l'hiver et ses tourmentes, que la ville devient soudainement mystérieuse et secrète. Selon

moi, cet extrait constitue les 10 meilleures minutes du film, qui révèlent Québec dans toute sa splendeur et sa beauté presque sauvage. C'est là, dans cette poignée de minutes, que la ville apparaît vraiment vivante, c'est là qu'elle éclôt et se dévoile. La caméra capte bien la majesté des rues sinueuses de Québec mordues par la poudrière, qui les arpentent avant de monter s'accrocher aux toits ; on saisit bien aussi la magnificence du célèbre Château qui résiste à la tempête ou perce à travers les brumes ; on admire toute la splendeur du fleuve englacé, immobilisé dans son cours par l'hiver dur et long.

Ce passage est marqué par une réelle poésie, qui montre en quelque sorte le duel dans lequel l'hiver entraîne Québec, le premier ne ménageant pas ses assauts, parfois sournois, et la seconde se dressant devant lui, haute, fière, presque inébranlable. J'ai été véritablement séduit par ce formidable corps-à-corps, et par l'art du cinéaste, qui a eu l'instinct de soumettre sa caméra aux tourmentes furieuses.

Plongée dans les souvenirs

Dès les premières secondes du film, c'est une voix hors-champ (celle de Gilbert Sicotte, qui belle et grave, peut parfois devenir un peu somnifère, malheureusement) qui interpelle le cinéphile en lui indiquant qu'il sera question ici du récit personnel d'un narrateur, Jean-Claude Labrecque, et des impressions impérissables que la beauté et la richesse de Québec ont laissées sur lui. Né à Québec en 1938, Labrecque se remémore entre autres l'année de ses dix ans chez les Sœurs Grises, durant laquelle il a fait la connaissance d'un jeune immigré français, le prince de Bourbon-Parme, qui a fui la guerre avec ses parents, et avec qui il s'est lié d'amitié. Il raconte ses passe-temps avec son nouvel ami, à qui il tente de transmettre sa passion pour sa ville (le film semble d'ailleurs dédié à cet ami que le réalisateur a perdu de vue ; il dit espérer qu'un jour, d'une manière ou d'une autre, il tombe sur ce documentaire et se souvienne de lui et de son séjour à Québec). La trame du film suit donc les mouvements de la mémoire de Labrecque, qui se rappelle les enseignements de sœur Saint-Gabriel, qui ne fait pas toujours dans la nuance (« Québec est la plus belle ville du monde », « Québec est l'endroit qui reçoit le plus de neige au monde », dira-t-elle, absolument convaincue, sans même sentir le besoin d'aller vérifier...). Les rues préférées de Labrecque, le souvenir de son premier contact avec le cinéma et l'évocation de ses ambitions de peintre et d'archéologue (lui le trouverait, le fameux tombeau de Champlain !) forment donc l'ossature du récit filmique. La première image du film, d'ailleurs, est celle de Labrecque, adolescent, qui contemple le fleuve du haut de la terrasse Dufferin. Dès le départ, le cinéphile est donc fixé : il entendra et verra la déclaration d'amour d'un homme à sa ville.

Les toitures et les façades

Le film de Labrecque est pourtant, si j'ose dire, un film de toitures et de façades : on regarde les choses de loin, de haut, on reste en surface, on ne s'approche pas trop. On montre le beau, on ne scrute pas ce qu'il y a derrière les fenêtres, on filme des rues et des corridors vides... à croire que le film entier a été tourné aux petites heures du matin. Il n'y a que les murs qui parlent, pas d'humain ici pour entacher

les images d'Épinal ou marquer trop clairement l'époque (par le port de vêtements mode, par exemple), histoire que le film reste sans âge... Sans doute aussi est-ce un vœu du réalisateur : laisser parler Québec par elle-même, dire un peu les sons contenus dans les murs, faire sentir l'âme vivante de la ville dans les composantes mêmes de son architecture. Mais il me semble qu'il faut tendre beaucoup l'oreille pour entendre quelque chose et que la ville, plutôt que d'apparaître comme un personnage à part entière, semble plutôt un décor... déserté, qui n'existe plus qu'à travers le souhait vibrant du réalisateur de laisser s'exprimer toute sa nostalgie. Il en ressort l'impression que l'on parle d'une ville-musée, d'une ville qui a vécu... et qui ne vit guère plus, toute figée qu'elle est dans la mémoire du cinéaste. Dans les premières secondes du film, la voix de Gilbert Sicotte nous dit qu'il faut « apprendre à connaître sa ville en la marchant à travers le vent et, surtout, la neige ». Pourtant, le film est presque tout entier fait d'images fixes et aucun *travelling* ne suggère, justement, la marche ou la promenade : les rues sont montrées, jamais arpentées.

Peut-être le documentaire aurait-il dû être tourné caméra à l'épaule ? Ici, les choix du réalisateur injectent paradoxalement une certaine distance entre l'homme et l'objet de son affection : les images de Québec sont filmées à partir d'un hélicoptère, du pont d'un petit bateau, de l'intérieur d'une calèche ou du haut d'une grue... Comme si l'on souhaitait toucher Québec du bout des doigts, l'effleurer sans vraiment y entrer...

Un peu d'histoire

De toute évidence, Labrecque souhaitait montrer que Québec est d'abord et avant tout une ville d'histoire, qui a soutenu les assauts des Britanniques puis s'est laissée lentement gagner par les changements (notamment l'inclusion de l'architecture anglaise, qui a laissé sa marque dans les portes qui percent les remparts, eux-mêmes érigés par le Français Sébastien Le Prestre de Vauban, le plus connu de tous les ingénieurs militaires). Labrecque puise dans les archives de la Bibliothèque nationale pour illustrer avec brio la grande histoire de Québec, berceau de l'Amérique française (vues de l'Abbatiale de Cham-

plain et du Cap Diamant en 1691 et 1714 ; tableaux représentant le Siège de Québec puis la Bataille des Plaines en 1759), mais aussi la petite histoire de Québec, avec les incendies, dont celui dans Saint-Roch, survenu en 1845, qui détruisit 1 650 maisons, et celui du Château Frontenac, en 1926, puis avec les éboulements qui ont ravagé la basse-ville (tableau de Joseph Légaré, *Les éboulements de 1841*).

Malgré tous ces assauts, ceux des hommes comme ceux de la nature, Labrecque montre que Québec a su durer et se reconstruire et que, comme le dit la voix hors-champ, « les fondateurs ont bâti pour durer... ». Il est dit aussi que « le passé devient mythique lorsqu'on se met à le chérir » : or, il y a, clairement, ce désir chez Labrecque de ne pas laisser mourir le mythe de Québec.

Le film fait aussi beaucoup de place à la religion ; on reconnaît ici l'influence de l'éducation qu'a reçue Labrecque, qui a connu l'enseignement classique des religieuses puis celui des frères du Séminaire. C'est le témoignage de toute une époque (et de toute une génération) qui se lit ici ; les longs corridors du pensionnat et du séminaire, les escaliers où résonnent les chants religieux illustrent bien à quel point la vie religieuse a profondément imprégné « l'enfance à l'eau bénite » des Québécois de la génération de Labrecque.

Des personnages, enfin !

Vers la fin du film apparaissent des personnages, des touristes et des résidents de Québec, venus flâner dans les rues et sur les murs de la ville. Les touristes sont montrés tels qu'on les voit souvent, à Place royale, rassemblés en un troupeau qui (semble-t-il) écoute religieusement les enseignements de leur guide. Ici, je n'ai pu m'empêcher de sourire, parce que ces scènes ne venaient selon moi qu'ajouter encore – si cela était nécessaire – à l'aspect publicitaire du documentaire de Labrecque... Heureusement, il y a ce pan de film, trop court à mon avis, où le cinéaste a volé des secondes d'intimité aux couples qui s'attardaient dans l'herbe et sur les bancs publics, secondes qui ont (enfin) montré que Québec était, aussi, habitée. Notons par contre une étrange méprise dans la lecture que fait Labrecque d'un moment « intime » : au milieu d'une sorte

de diaporama où l'on voit des couples qui s'embrassent et s'enlacent, on aperçoit un couple de touristes sud-américains animé non par une soudaine envie de se témoigner de l'affection, mais bien par la volonté de se soutenir mutuellement dans un moment d'emmerdement manifeste, tandis qu'ils tournent le dos à leur guide touristique, qui continue son baratin sans rien voir...

Même dans ces secondes qui font sourire et qui vont jusqu'à arracher quelques rires dans la salle, on ne peut s'empêcher de noter que les personnages capturés par Labrecque demeurent immobiles, encore une fois, à l'exception de ce monocycliste qui sillonne les remparts avec témérité...



Un présentoir de cartes postales

Du montage, il y a peu à dire, sinon qu'il est bien réalisé. Les images d'archives s'enchaînent efficacement et sont bien cadrées ; le réalisateur emploie bien l'effet de zoom, présentant d'abord un détail des tableaux et photographies anciennes pour ensuite laisser voir au spectateur un plus large champ, comme s'il lui prêtait une loupe avant de la lui retirer. Les images capturées par la caméra de Labrecque sont aussi belles et bien cadrées, et les prises à vol d'oiseau sont à couper le souffle, bien qu'elles soient un peu répétitives, revenant souvent sur la Citadelle. Toute cette réalisation, je le répète, est belle et efficace⁵ ; par contre, le montage ne semble avoir été pensé qu'en fonction du lent défilement des images d'Épinal, chaque image étant présentée à peu près le même nombre de secondes avant que vienne la suivante. L'impression qu'il en reste est celle d'examiner, en observateur curieux et attentif, les différentes cartes postales

disposées sur un présentoir de magasin touristique. Je ne sais dire au juste d'où vient mon malaise avec ce procédé : les images sont bien choisies, bien présentées, certes ; mais peut-être aurais-je personnellement aimé un peu plus de subjectivité dans leur agencement ? Qu'elles fassent naître des contrastes ? Qu'elles fassent ressortir des endroits ou des angles de vue méconnus de Québec ? Je ne sais pas. Il me semble qu'il y a ici beaucoup de métier, mais peu d'âme... Comme si l'on exécutait parfaitement une pièce au piano sans y mettre du sien, sans y ajouter de sueur ni de tremblements.

Il faut dire cependant que Labrecque a bien fait ses devoirs : il a su dresser la liste de tous les incontournables de Québec : la Citadelle, le vieux Séminaire, la côte de la Fabrique, l'ancien magasin Livernois, la Porte Saint-Jean et l'exceptionnelle rue Sous-le-cap, dont il présente d'excellentes photos d'archives qui disent bien l'ambiance qui régnait dans cette artère au tournant du XX^e siècle, avec les enfants qui y jouent. Et, bien sûr, Labrecque intègre une essentielle revue des escaliers qui permettent de transiter de la basse à la haute-ville...

Les activités qui font ou ont fait la renommée de Québec sont aussi présentées : la fête de la Saint-Jean-Baptiste (avec son défilé de jeunes ayant chacun une bière (ou plusieurs) à la main), le Carnaval de Québec, le bal de la reine, le Red Bull Crashed Ice (édition de 2007)... Ici aussi, on a cette impression de se retrouver au cœur d'une longue publicité payée par Tourisme Québec. On en vient à se demander si le film est vraiment une lecture de Québec par Labrecque ou une commande externe, bien exécutée. Heureusement, la musique planante de Jorane et les chants religieux qui habillent l'ensemble du défilé d'images confèrent à plusieurs séquences une certaine élévation. Notons aussi que le choix du *Concerto de Québec* d'André Mathieu, interprété par le pianiste Alain Lefèvre, en ouverture du film, est judicieux et laisse présager le meilleur... qui ne vient pas nécessairement.

Derrière l'image...

Bref, *Infiniment Québec* est beau à regarder, mais raconte somme toute assez peu. Le film de Labrecque est bon, mais pas excellent. Pour l'être, à mon avis, il

aurait dû être filmé... à hauteur d'homme, si je peux me permettre.

C'est un peu ce qu'a fait Valérie Lavoie, une jeune documentariste (qui a d'ailleurs participé au film de Labrecque, comme assistante à la réalisation). Son film, *Mémoires d'une petite cité* (52 min., 2008) met en scène quelques personnages typiques du quartier Saint-Roch (l'intervenante de la rue, le cordonnier, le ferrailleur, l'immigrant brocanteur, etc.), qui viennent témoigner de leur attachement à la ville et de leur petite histoire au sein d'une capitale historique. Son film pourrait être vu comme le texte figurant à l'endos de la carte postale de Labrecque, là où la parole est laissée au visiteur, à l'humain... et où l'image devient soudainement un peu secondaire. □

* Professeure de littérature au Cégep de Sainte-Foy

Notes

- 1 Karl Filion, critique chez Cinoche.com, retient aussi cette métaphore pour résumer le film de Labrecque.
- 2 Écrit, filmé et réalisé par Jean-Claude Labrecque, 2008. Narration : Gilbert Sicotte. Montage : Yves Chaput. Musique : Jorane et André Mathieu.
- 3 Outre *À hauteur d'homme*, Labrecque a réalisé une trentaine de films et documentaires, dont *Les Vautours* (1975) et *L'affaire Coffin* (1980). En 1992, le gouvernement du Québec le fait lauréat du prestigieux prix Albert-Tessier, décerné pour l'ensemble de son œuvre et de sa carrière dans le domaine du cinéma, et il reçoit le prix Hommage aux Galas des Jutra de 2008. Témoin privilégié de l'histoire du Québec, il a consacré plusieurs films aux poètes québécois (Gaston Miron, Gatien Lapointe, Claude Gauvreau, Michèle Lalonde, Jean-Guy Pilon, Marie Uguay, Gilles Vigneault, Félix Leclerc), en plus de réaliser les trois *Nuits de la poésie* (celles de 1970, de 1980 et de 1991) et un film sur un compositeur fascinant : *André Mathieu, musicien* (1993). On lui doit aussi des documentaires-témoignages de l'histoire du Québec : *La Visite du général de Gaulle au Québec* (1967), *Le RIN* (2002), *Québec fête juin 1975* (1976). Aussi, à venir : *Félix Leclerc, pieds nus dans l'aube* (2008).
- 4 D'après le titre du roman-essai de Denise Bombardier (Seuil, 1990, 222 p., coll. « Points »).
- 5 Il faut dire que Labrecque est passé maître dans l'art de manier la caméra : il a d'ailleurs été directeur photo de 74 films et documentaires à ce jour (!), dont *La Neuvaïne* de Bernard Émond (2005).